

La chanson franco-ontarienne Les jeunes prennent leur place

Johanne Melançon

Number 123, Summer 2004

Une génération émergente : un portrait

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41029ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Melançon, J. (2004). La chanson franco-ontarienne : les jeunes prennent leur place. *Liaison*, (123), 13–14.

La chanson franco-ontarienne :

LES JEUNES PRENNENT LEUR PLACE

Johanne MELANÇON

« Chanter en français en Ontario, c'est presque un acte politique »,
aurait dit Paul Demers, le père de la chanson « Notre place ».

EN 1991, LES FRÈRES LAMOUREUX du groupe Brasse-Camarade, en réponse à une question du journaliste Robert McMillan, affirmaient que chanter en français était très important, mais insistaient davantage sur l'importance de « s'amuser en français », tout en ajoutant : « ...On chante en français parce qu'on est fidèles à ce qu'on est. Ce n'était pas quelque chose de prémédité ; c'est juste quelque chose de naturel, c'est une évolution de notre carrière ». L'engagement de François et Pierre Lamoureux auprès des jeunes Franco-Ontariens ne consistait pas à chanter des chansons « à message » pour promouvoir le français et la culture francophone, mais bien à convaincre par l'exemple qu'il était possible de faire de la musique — du rock, dans leur cas — « qui brasse » en français. Plutôt que de proposer un discours politique, ils évoquent avant tout dans leurs chansons « des sentiments, des couleurs, des sensations », ils font des spectacles dans les écoles, donnent des ateliers. Brasse-Camarade a été le groupe-phare des jeunes Franco-Ontariens dans les années 1990. Mais qu'en est-il aujourd'hui ? On n'a qu'à penser au premier succès de Konflikt Dramatik, « Hors-d'œuvre », dont le refrain est en anglais, pour constater que le paysage chansonnier franco-ontarien a bien changé.



Les groupes de l'heure

Dans une entrevue qu'il accordait à France Pilon du journal *Le Droit*, Laurent de Crombrugghe, directeur général de l'APCM, soutenait que l'industrie se porte de mieux en mieux : d'une production de quatre disques par année en 1998, on est passé de 10 à 15 par année depuis l'an 2000. À

l'automne 2003, trois groupes connaissent un certain succès : Swing — qui a d'ailleurs fait sensation lors de l'édition 2003 de *La Nuit sur l'étang* —, Deux Saisons, groupe-vedette de la « Grande Virée » dans les écoles en 2002, et Konflikt Dramatik. À ce paysage, on pourrait ajouter Afro Connexion, le groupe rap de l'Outaouais — « coup de foudre du réseau scolaire de Réseau Ontario » en 2003 —, qui a fait une tournée et donné des ateliers dans une trentaine d'écoles l'an dernier.

Qu'est-ce que ces musiques représentent ? Le techno-trad de Swing, la pop folklorique revisitée de Deux Saisons, le rap maintenant métissé de pop et de rock de

Konflikt Dramatik et le rap « non conventionnel » d'Afro Connexion offrent des sonorités actuelles qui touchent les jeunes adolescents. Et de quoi parlent leurs chansons ? Tant dans « La chanson s@crée » que dans « La vie comme ça », les chansons de Swing proposent des images de *party* (« Ça va brasser », « Promenade »), du quotidien et de ses contraintes auxquelles on voudrait bien échapper (« Un bon matin », « La vie comme ça », « Le goût »), de la séduction (« C'est », « Une grande veillée » « Edith »), de l'amour (« Autour », « Rien non rien », « Je savoure ton amour »), avec des paroles teintées d'humour qui restent à la surface des choses. Le principal « message » du groupe passe par la musique, par l'énergie et l'entrain qu'elle dégage.

Le groupe Deux Saisons s'est fait connaître avec des chansons qui racontent une « histoire d'amour outaouaise » qui frise la caricature (« Ginette Spraynette »), la vie d'un musicien de rue (« Pourboire »), la fête dans un esprit folklorique (« Au bal des bois ») et le *party* (« Le bon verre de scotch »). Leur troisième album, « Plus ça change plus c'est pareil », offre des chansons qui peignent les difficultés ou l'ennui du quotidien (« J'ai deux jobs », « Entre un micro et une guitare », « La plainte du bureaucrate quand il fait beau ») ou des préoccupations d'un univers masculin (« Moi, moi, moi et moi », « Une femme tou-nue en moto »). Bref, l'album présente quelques préoccupations sociales, mais pas de grandes revendications.

Le rap d'Afro Connexion, sans s'appuyer sur des textes très forts ou très percutants, mais en jouant sur les sonorités actuelles, revendique la liberté de s'exprimer (« Le son de l'afro »), dénonce l'injustice et le racisme (« Proie de la loi »), parle des relations interpersonnelles (« Conflit d'esprit »). Les textes sont ponctués d'une morale, somme toute, assez conventionnelle (il y a un temps pour chaque chose, on récolte ce qu'on sème, charité bien ordonnée commence par soi-même), avec des références à Dieu ou à l'importance de la famille. S'ils revendiquent leur place, cela n'a rien à voir avec la langue.

Les textes de Konflikt Dramatik proposent aussi un message plus social et offrent surtout des constats, tout en comportant un élément critique — critique du pouvoir, de l'argent et de l'exclusion des marginaux (« Hors-



d'œuvre », de la guerre et de la « dictature démocratique » (« Tombe en morceaux »), de l'indifférence, de l'individualisme et de l'égoïsme (« No name », « Désordres », « Il faut ») — avec quelques chansons qui développent le thème de l'amour, de l'authenticité (« Hate/Love », « Holes in you »). À la différence des autres groupes, Konflikt Dramatik intègre l'anglais dans ses



chansons : pour le chanteur Chris Berthiaume, le fait d'être bilingue est une réalité qui doit se refléter dans les chansons du groupe. Ainsi confiait-il à Stéphane Gauthier sur les ondes de CBON que c'était l'élément qui distinguait Konflikt

Dramatik des autres groupes de l'Ontario français. Pas question pour eux de faire de la chanson « patriotique » : « Il y en a quelques-uns comme ça qui sont des porte-drapeaux, puis c'est cool, mais je ne pense pas que ce soit la réalité ». C'est la musique, d'abord et avant tout, qui les inspire, et leur réalité est nord-américaine : « On est Franco-Ontariens mais quatre-vingts pour cent de ce qu'on écoute est américain... C'est ça vraiment notre paysage ». Konflikt Dramatik semble ainsi coller davantage à la réalité des jeunes Franco-Ontariens, mais — conflit de générations ? — il s'est aussi attiré les foudres du milieu scolaire en chantant « Hors-d'œuvre » lors d'un spectacle présenté dans le cadre des Jeux de la Fédération de la jeunesse franco-ontarienne (FESFO)². Ce faisant, il s'est fermé le très lucratif réseau scolaire, très souvent le premier, sinon le seul endroit, où les jeunes peuvent entrer en contact avec la chanson franco-ontarienne.

La chanson et la musique dans les écoles

Car ce n'est un secret pour personne que, surtout dans les régions, l'école est le lieu de diffusion de la culture francophone, entre autres, de la musique franco-ontarienne. L'initiative de la FESFO avec l'album « Fiers ! » en 2001 et la tournée « La Grande Virée » de Deux Saisons en 2002 en sont des exemples probants. La présence des artistes franco-ontariens dans les écoles est importante pour « éviter que les jeunes aient l'impression d'apprendre une langue morte »,

comme le soulignait Jean Malavoy, lors du dévoilement de la programmation de Réseau Ontario en septembre 2003. L'APCM l'a bien compris aussi et cherche à consolider son réseau de distribution dans les écoles, ce qu'elle réussit à faire, entre autres, grâce à un partenariat avec CBON et « Le beau gros show franco », un concours qui permet à l'école qui vend le plus de disques distribués par l'APCM de gagner le spectacle du groupe ou de l'artiste de l'heure : Stéf Paquette, Swing, Konflikt Dramatik. Ce concours connaît un beau succès ; c'est la preuve que la musique franco-ontarienne peut intéresser les jeunes. Mais si l'album « Fiers ! » proposait une compilation de chansons en insistant sur la thématique identitaire franco-ontarienne, force est de constater que les groupes à la mode auprès des jeunes aujourd'hui ne tiennent pas ce



discours. L'édition 2003 de *La Nuit sur l'étang* est à cet égard très instructive.

La Nuit sur l'étang

La soirée avait lieu cette année dans le gymnase de l'école secondaire MacDonald-Cartier à Sudbury. Pour Normand Renaud, animateur de l'émission « Au nord des sentiers battus » à CBON, le choix de la salle a nécessairement une influence sur le public : « Un spectacle qui a lieu [...] dans le gymnase d'une école secondaire, c'est perçu comme un spectacle destiné à des élèves du secondaire et c'est ceux-là finalement qui sont venus. » C'est l'un des aspects de cette 31^e *Nuit* qu'il met en lumière. Ainsi, deux groupes « très énergiques, très dansants » ont-ils fait vibrer ce jeune public : La Bande à Magoo et Swing. L'animateur déplorait aussi que le spectacle n'ait pas été « rassembleur », qu'il n'y ait pas eu de place pour l'introspection ou la chanson à texte, deux dimensions associées à une certaine tradition de *La Nuit*. Si l'on se fie au « vox pop » réalisé sur place, il est clair que le groupe Swing et sa musique ont davantage accroché les jeunes, qui se sentaient chez eux dans ce gymnase. Deux visions de *La Nuit sur l'étang* émergeaient de la discussion en ondes : un événement rassembleur qui pourrait plaire à des publics variés (dans sa formule et dans la musique qu'il propose) ou un événement pour les jeunes qui, par ailleurs, peuvent bénéficier de tels spectacles au cours de l'année. *La Nuit sur l'étang* serait en pleine crise d'identité. Pour Normand Renaud, le « virage jeunesse » signifierait dire adieu à une certaine idée de *La Nuit*, à un symbole, à un événement réunissant tous les Franco-Ontariens autour de leurs artistes. Mais l'événement a-t-il déjà réuni tous les Franco-Ontariens autour de leurs artistes ? Et la chanson dans tout cela ?

De « Notre place » à... quelle place ?

Si quelquefois les discours identitaire apparaît dans le contexte de la chanson, c'est de moins en moins dans les paroles de la chanson elle-même, tout au plus dans le discours de l'artiste. Mais est-ce nouveau ? Brasse-Camarade ne disait pas autre chose en 1991. Qu'est-ce que les jeunes du Village global à l'ère d'une mondialisation tous azimuts aiment écouter ? À quel type de chansons s'identifient-ils ? Permettons-nous une intuition : une musique qui leur permet de s'éclater (Deux Saisons, Swing), qui correspond aux nouvelles sonorités (Afro Connexion). Si c'est en français, tant mieux, mais un refrain en anglais ne fera pas grand tort si la musique les accroche (Konflikt Dramatik). « Notre place » ? Peut-être, dans la version techno-trad de Swing, parce qu'elle permet de prendre sa place sur la piste de danse. ■

Johanne Melançon est professeur à l'Université de Hearst où elle offre, entre autres, un cours sur la chanson québécoise et franco-ontarienne. Elle est aussi membre du comité de rédaction de la revue Liaison.

¹ Voir la biographie de Pierre Albert, *Paul Demers*, Vanier, L'Interligne, 1992, p. 9.

² Voir, entre autres, l'article de Pierre-Mathieu Tremblay, « Konflikt Dramatik : le prix de l'intégrité », dans *Liaison*, n° 116, p. 41-42.